

UNIVERSITE DE YAOUNDE II

FACULTE DE SCIENCES JURIDIQUES ET POLITIQUES

DEPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE

LICENCE I DE SCIENCE POLITIQUE

INTRODUCTION A LA METHODE EN SCIENCES SOCIALES

COURS-

Professeur NADINE MACHIKOU

Année académique 2020-2021

DESCRIPTIF

Les sciences sociales supposent des conventions, un mode de raisonnement spécifique et des approches de conquêtes de la réalité particulières. C'est à ce titre qu'introduire à la méthode des Sciences sociales, c'est fonder une compréhension générale du pourquoi (les aspects épistémologiques) et du comment (les aspects méthodologiques) se construit l'analyse des phénomènes sociaux. Ce cours entend donc fournir un premier aperçu des catégories d'analyse permettant d'appréhender les phénomènes sociaux, afin d'aider à la constitution d'une culture générale et scientifique en la matière. La démarche d'analyse des phénomènes sociaux est une approche scientifique spécifique. Cette démarche a trois expressions : une description ordonnée des phénomènes étudiés, à partir de définitions et de concepts qui lient la réalité à la pensée ; une comparaison systématique, dans l'espace et dans le temps, des objets qu'elle construit ; et enfin des propositions analytiques qui cherchent à expliquer la dimension sociales de la réalité sociale.

Si la démarche se veut délibérément didactique, c'est en ce que l'épistémologie, en raison sa complexité, doit être faite et non simplement enseignée pour être comprise. Ce cours entend initier les étudiants au questionnement épistémologique et aux outils méthodologiques. Il s'arrêtera sur le cheminement de la recherche et la préparation à l'analyse critique : comment se construit une stratégie de recherche, comment pose t-on les bonnes questions de recherche, comment analyser le discours sociales ? Voilà autant de centres d'intérêt de cet enseignement.

Objectifs du cours :

À la fin de ce cours, l'étudiant devra être capable :

- Comprendre la logique de l'épistémologie des Science sociales et de la science politique en particulier,
- Avoir une connaissance élémentaire des principales méthodes utilisées en science politique,
- Mobiliser pertinemment quelques instruments techniques essentiels à la réalisation des travaux de recherche en Sciences sociales

Formule pédagogique :

L'exigence porte essentiellement sur la maîtrise des outils théoriques et méthodologiques et leur mobilisation pour comprendre les phénomènes sociaux. Les étudiants ont dans ce sens des lectures à faire pour préparer les séances. Le schéma retenu est binaire, fait d'enseignements magistraux et d'échange et du partage d'expériences.

INTRODUCTION : Méthode de dissertation et de commentaire en Science politique

AXE 1 : POURQUOI LES SCIENCES SOCIALES ? FONDEMENTS EPISTEMOLOGIQUES

Chapitre 1 : L'explication en sciences sociales : aspects épistémologiques

Section I : Les conditions de production du savoir scientifique

P1- La notion d'obstacles épistémologiques et ses implications

- A- Petite histoire sur l'évolution du mot de Platon à nos jours et mise en évidence de ses fondements
- B- Elle implique la rupture et la neutralité axiologique
 - 1- La rupture épistémologique
 - 2- La neutralité axiologique

P2- Typologie des obstacles épistémologiques

- A- Les typologies des obstacles selon Francis Bacon
- B- Les typologies des obstacles selon Bachelard

P3- Les critères de scientificité et les principes de la démarche scientifique en science sociales

- A- Les principes de la démarche scientifique
- B- Les critères de scientificité
 - 1- Le vocabulaire scientifique (faits, loi, concept, modèles, théorie)
 - 2- Les indicateurs de la scientificité
 - La vérifiabilité
 - La falsifiabilité
 - L'objectivité

Chapitre 2 : Les modes de raisonnement en science sociales

Les procédés inductifs et déductifs

- Le mode inductif
- Le mode déductif

Les procédés expérimental et statistique

- A- Le mode expérimental
- B- Le mode statistique

CHAPITRE II : LES GRANDS PARADIGMES D'EXPLICATION EN SCIENCES SOCIALES

SECTION 1. LES PARADIGMES HOLISTIQUES

P.1 : Les explications déterministes (marxisme et néomarxisme)

- 1- La séparation des individus d'avec l'État
- 2- L'identité des intérêts de la classe dominante avec ceux de l'État

2- La tradition néo-marxiste

- A- Les fondements du néo-marxisme
- B- La classe ouvrière : un groupe homogène et uni
- C- Les diverses manifestations des rapports de classe

P1- La tradition systémique

- A- Karl Deutsch, David Easton et l'analyse systémique
- B- Cette démarche considère le système social comme un lieu de circulation d'informations

P2- Le fonctionnalisme

- A- Les fondements du fonctionnalisme
- B- Le vocabulaire fonctionnaliste
- C- Les types de fonctionnalisme et leurs fondateurs
 - a- Le fonctionnalisme absolu (radical ou pur) de Malinowsky et Radcliffe Brown
 - b- Le fonctionnalisme relativisé de Karl Merton
 - c- Le structuro-fonctionnalisme de Talcott Parson

3- Le structuralisme

- 1- La notion de structure : le mot et la chose
- 2- La pensée structuraliste
 - a- Difficultés d'une définition
 - b- Les ressorts de la pensée structuraliste
- 3- Les dilemmes soulevés par la pensée structuraliste

SECTION 2 : LES PARADIGMES ANCRES DANS L'ACTION

P.1 : L'individualisme méthodologique

P.2 : L'analyse stratégique

SECTION 3 : LES PARADIGMES D'INTERACTION ET DE CONSTRUCTION DE LA REALITE

P1- L'interactionnisme

- 1- Naissance
- 2- Piliers de l'analyse interactionniste

P.2- Le constructivisme

- A- Les ressorts de la pensée constructiviste
- B- Les variantes ou différentes approches du constructivisme

- 1- Les sources philosophiques
 - 2- Les sources sociologiques
 - a- Le constructivisme dans la sociologie Européenne
 - Le constructiviste structuraliste de Bourdieu
 - Le constructivisme substantialiste d'Elias
 - b- Le constructivisme dans la sociologie américaine
 - Le constructivisme phénoménologique
- Peter Berger et Thomas Luckmann : La construction sociale de la réalité

AXE 2 : COMMENT LES SCIENCES SOCIALES : ASPECTS METHODOLOGIQUES

CHAPITRE III : LES ETAPES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES

CHAPITRE IV : LES TECHNIQUES DE COLLECTE DES DONNEES EN SCIENCES SOCIALES

Section I : L'utilisation des mathématiques

P1- Domaine d'application et techniques mathématiques en sciences sociales

- A- Le domaine d'application des techniques mathématiques en sciences sociales
- B- Le recours à la mathématique qualitative et la modélisation des données

Section II : Les méthodes les plus usuelles de recueil d'informations en sciences sociales

P1- Les techniques d'enquêtes sociologiques : L'observation, l'enquête ou sondage et l'interview

A- L'observation

- 1- L'élaboration des instruments d'observation
 - a. concevoir l'instrument d'observation
 - b. tester l'instrument d'observation
 - c. collecter des données
- 2- Avantages et inconvénients de l'observation
- 3- La distinction entre observation directe (participante) et observation indirecte

B- L'interview et les enquêtes par sondages ou par questionnaires

- 1- L'interview ou entretien (entrevue)
 - a- Les formes d'interviews
 - b- La réalisation de l'interview demande quelques compétences de base
- 2- Les enquêtes par sondage ou par questionnaire
 - a- Le questionnaire

a1- L'organisation générale du questionnaire

a2- Avantages du questionnaire

a3- Inconvénients du questionnaire

b- Le sondage

b1- Historique et définition

b2- La réalisation des sondages

P2- L'étude de documents comme technique de recueil et de traitement des données

A- La recherche documentaire et le dépouillement des archives

a- Les sources documentaires écrites

b- Les sources audiovisuelles : radio, télévision, cinéma

B- Méthodes d'analyse rigoureuse des documents : les techniques qualitatives, celles quantitatives et l'analyse de contenu

1- Les techniques qualitatives et quantitatives

2- L'analyse de contenu

a- Définition

b- Les étapes de l'analyse de contenu

- 1- Les sources philosophiques
- 2- Les sources sociologiques
 - a- Le constructivisme dans la sociologie Européenne
 - Le constructiviste structuraliste de Bourdieu
 - Le constructivisme substantialiste d'Elias
 - b- Le constructivisme dans la sociologie américaine
 - Le constructivisme phénoménologique
 - Peter Berger et Thomas Luckmann : La construction sociale de la réalité

AXE 2 : COMMENT LES SCIENCES SOCIALES : ASPECTS METHODOLOGIQUES

CHAPITRE III : LES ETAPES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES

CHAPITRE IV : LES TECHNIQUES DE COLLECTE DES DONNEES EN SCIENCES SOCIALES

Section I : L'utilisation des mathématiques

P1- Domaine d'application et techniques mathématiques en sciences sociales

- A- Le domaine d'application des techniques mathématiques en sciences sociales
- B- Le recours à la mathématique qualitative et la modélisation des données

Section II : Les méthodes les plus usuelles de recueil d'informations en sciences sociales

P1- Les techniques d'enquêtes sociologiques : L'observation, l'enquête ou sondage et l'interview

A- L'observation

- 1- L'élaboration des instruments d'observation
 - a- concevoir l'instrument d'observation
 - b- tester l'instrument d'observation
 - c- collecter des données
- 2- Avantages et inconvénients de l'observation
- 3- La distinction entre observation directe (participante) et observation indirecte

B- L'interview et les enquêtes par sondages ou par questionnaires

- 1- L'interview ou entretien (entrevue)
 - a- Les formes d'interviews
 - b- La réalisation de l'interview demande quelques compétences de base
- 2- Les enquêtes par sondage ou par questionnaire
 - a- Le questionnaire

a1- L'organisation générale du questionnaire

a2- Avantages du questionnaire

a3- Inconvénients du questionnaire

b- Le sondage

b1- Historique et définition

b2- La réalisation des sondages

P2- L'étude de documents comme technique de recueil et de traitement des données

A- La recherche documentaire et le dépouillement des archives

a- Les sources documentaires écrites

b- Les sources audiovisuelles : radio, télévision, cinéma

B- Méthodes d'analyse rigoureuse des documents : les techniques qualitatives, celles quantitatives et l'analyse de contenu

1- Les techniques qualitatives et quantitatives

2- L'analyse de contenu

a- Définition

b- Les étapes de l'analyse de contenu

PLAN DES SEANCES DE TRAVAUX DIRIGES

SEANCE INTRODUCTIVE :

PRÉSENTATION DE LA MÉTHODOLOGIE DE RÉDACTION DU COMMENTAIRE ET DE LA DISSERTATION EN SCIENCE POLITIQUE

AXE 1 : POURQUOI LES SCIENCES SOCIALES ? FONDEMENTS EPISTEMOLOGIQUES

Texte 1 Gaston Bachelard « Rupture avec la connaissance commune »

Les sciences physiques et chimiques, dans leur développement contemporain, peuvent être caractérisées épistémologiquement comme des domaines de pensées qui rompent nettement avec la connaissance vulgaire. Ce qui s'oppose à la constatation de cette profonde discontinuité épistémologique c'est que « l'éducation scientifique » qu'on croit suffisante pour la « culture générale » ne vise que la physique et la chimie « mortes », cela dans le sens où l'on dit que le latin est une langue « morte ». Il n'y a rien là de péjoratif si seulement on veut bien remarquer qu'il existe une science vivante. Emile Borel a lui-même montré que la mécanique classique, la mécanique « morte », restait une culture indispensable pour l'étude des mécaniques contemporaines (relativiste, quantique, ondulatoire). Mais les rudiments ne sont plus suffisants pour déterminer les caractères philosophiques fondamentaux de la science. Le philosophe doit prendre conscience des nouveaux caractères de la science nouvelle.

Le seul fait du caractère *indirect* des déterminations du réel scientifique nous place dans un règne épistémologique nouveau. Par exemple, tant qu'il s'agissait, dans un esprit positiviste, de déterminer les poids atomiques, la technique — sans doute très précise — de la balance suffisait. Mais quand au XX^e siècle on trie et pèse les isotopes, il faut une technique *indirecte*. Le *spectroscopie de masse*, indispensable pour cette technique, est fondé sur l'action des champs électriques et magnétiques. C'est un instrument qu'on peut bien qualifier d'*indirect* si on le compare à la balance. La [13] science de Lavoisier qui fonde le positivisme de la balance est en liaison continue avec les aspects immédiats de l'expérience usuelle. Il n'en va plus de même quand on adjoint un *électrisme* au *matérialisme*. Les phénomènes électriques des atomes sont *cachés*. Il faut les instrumenter dans un appareillage qui n'a pas de signification *directe* dans la vie commune. Dans la chimie lavoisienne on pèse le chlorure

de sodium comme dans la vie commune on pèse le sel de cuisine. Les conditions de précision scientifique, dans la chimie positiviste, ne font qu'accentuer les conditions de précision commerciale. D'une précision à l'autre, on ne change pas la *pensée de la mesure*. Même si on lit la position de l'aiguille fixée au fléau de la balance avec un microscope, on ne quitte pas la pensée d'un *équilibre*, d'une *identité de masse*, application très simple du *principe d'identité*, si tranquillement fondamental pour la connaissance commune. En ce qui concerne le spectroscopie de masse, nous sommes en pleine *épistémologie discursive*. Un long circuit dans la science théorique est nécessaire pour en comprendre les données. En fait, les *données* sont ici des *résultats*.

On nous objectera que nous proposons une distinction bien délicate pour séparer la connaissance commune et la connaissance scientifique. Mais il est nécessaire de comprendre que les nuances sont ici philosophiquement décisives. Il ne s'agit rien moins que de la primauté de la réflexion sur l'aperception, rien moins que de la préparation nouménale des phénomènes techniquement constitués. Les trajectoires qui permettent de séparer les isotopes dans le spectroscope de masse n'existent pas dans la nature ; il faut les produire techniquement. Elles sont des théorèmes réifiés. Nous aurons à montrer que ce que l'homme fait dans une technique scientifique [...] n'existe pas dans la nature et n'est même pas une suite naturelle des phénomènes naturels. (*Rationalisme*, chap. VI, p. 101-102.)

Gaston Bachelard (1884-1962), *Epistémologie. Textes choisis par Dominique Lecourt*, Paris, Presse universitaires de France, 1980, pp.22-23.

Texte 2 Marc Javeau, « Rupture épistémologique »

« C'est Gaston Bachelard qui a insisté sur le caractère illusoire de l'« expérience première », en introduisant le concept d'« obstacle épistémologique » : « La première expérience ou, pour parler plus exactement, l'observation première est toujours un premier obstacle pour la culture scientifique. En effet, cette observation première se présente avec un luxe d'images ; elle est pittoresque, concrète, naturelle, facile. Il n'y a qu'à la décrire et à s'émerveiller. On croit alors la comprendre. Nous commencerons notre enquête en caractérisant cet obstacle et en montrant qu'il y a rupture et non pas continuité entre l'observation et l'expérimentation » (Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, 1977). Dans l'ordre des sciences du social, l'observation fait place à l'opinion, dont le même Bachelard met en évidence le caractère fallacieux. Ce que Pierre Bourdieu avec d'autres traduira, dans *Le Métier de sociologue*, par la formule devenue célèbre : « Le fait se conquiert contre l'illusion du savoir immédiat ». À quoi l'on peut objecter que si le savoir immédiat est bien source d'erreur, il n'en est pas pour autant « illusoire ». C'est dans la mesure où il engendre des illusions de savoir qu'il doit être tenu pour suspect. L'idée que le fait « se conquiert » va à l'encontre de celle de faits donnés de manière immédiate, et souligne dès lors la nécessité d'une construction rigoureuse de l'objet de recherche. L'opinion commune est source d'un savoir considéré d'emblée comme erroné. En l'occurrence, Bourdieu a parlé à ce sujet de « sociologie spontanée ». Dans une certaine mesure, on peut assimiler la rupture épistémologique à la nécessité pour ces professionnels de pratiquer ce que Claude Lévi-Strauss a appelé le « regard éloigné ». Si l'anthropologue abordant une société peu familière peut plus facilement ressentir une impression d'étrangeté (encore ne faut-il pas qu'il projette sur ces sociétés des notions qui lui sont familières), le sociologue, lui, devra construire artificiellement une étrangeté s'il veut, comme l'indique Peter L. Berger, éviter « les périls de l'inattention au familier ». On fera tout de même remarquer que, pour la plupart des sociologues, il existe beaucoup de portions de leur société qui leur sont peu familières, comme ses couches supérieures, les sectes, les milieux marginaux, etc. Tout acte d'interprétation sociologique introduit une distance artificielle, ou une étrangeté, entre l'interprète et les faits interprétés, lesquels sont toujours des productions humaines. Il ne faut pas perdre de vue qu'il n'existe pas de faits bruts en science, mais seulement des faits situés dans un cadre conceptuel donné. Cela peut être dit aussi de la vie ordinaire, où n'existent que des faits inscrits dans des structures de signification. Ces faits font l'objet d'une typification, pour reprendre le concept élaboré par Alfred Schütz. Sans elle, les individus, dans leur vie de tous les jours, ne seraient pas capables de savoir de quoi il en retourne : nous avons affaire à des incarnations de types conventionnels, ceux-ci étant la matière des stocks de connaissances qui ont été constitués par la socialisation dont nous avons été l'objet. Le sociologue ne peut pas simplement adopter les typifications communes dans son environnement social, mais il doit en prendre

connaissance en tant que typifications, de manière critique au sens kantien du mot. S'il ne le fait pas, il risque de ne produire sur le sens commun qu'un discours de sens commun, éventuellement coulé en jargon professionnel. La sociologie courante nous offre beaucoup d'exemples de ce travers. Ces considérations nous ramènent au problème des prénotions dont Émile Durkheim affirme que les sociologues doivent se débarrasser au départ de toute recherche. Ce sont elles qui constituent les véritables obstacles épistémologiques, voués à être l'objet de la rupture qui nous occupe. Mais il est souvent difficile de les débusquer car elles se camouflent dans les replis du langage ordinaire, même lorsque celui-ci se donne des airs « savants ». Pour citer à nouveau *Le Métier de sociologue*, « les sciences sociales doivent opérer la coupure épistémologique capable de séparer l'interprétation scientifique de toutes les interprétations artificialistes et anthropomorphiques du fonctionnement social ». Cette tâche n'appartient pas au chercheur.

Bibliographie •

- G. BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1977 •
P. L. BERGER, *Sociology reinterpreted*, Penguin Books, Harmondsworth, 1982 • P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON & J.-C. PASSERON, *Le Métier de sociologue*, Mouton, Paris-La Haye-New York, 1973 •
C. JAVEAU, *Petit Manuel d'épistémologie des sciences du social*, La Lettre volée, Bruxelles, 2003.

CHAPITRE II : LES GRANDS PARADIGMES D'EXPLICATION EN SCIENCES SOCIALES

Texte 3 Karl Marx, « Qu'est-ce que la société ? »

« Qu'est-ce que la société, quelle que soit sa forme ? Le produit de l'action réciproque des hommes. Les hommes sont-ils libres de choisir telle ou telle forme sociale ? Pas du tout. Posez un certain état de développement des facultés productives des hommes et vous aurez une telle forme de commerce et de consommation. Posez de certains degrés de développement de la production, du commerce, de la consommation, et vous aurez telle forme de constitution sociale, telle organisation de famille, des ordres ou des classes, en un mot telle société civile. Posez telle société civile, et vous aurez tel État politique, qui n'est que l'expression officielle de la société civile. (...) :

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les hommes ne sont pas libres arbitres de leurs forces productives – qui sont la base de toute leur histoire – car toute force productive est une force acquise, le produit d'une activité antérieure. Ainsi les forces productives sont le résultat de l'énergie pratique des hommes, mais cette énergie elle-même est circonscrite par les conditions dans lesquelles les hommes se trouvent placés, par les forces productives déjà acquises, par la forme sociale qui existe avant eux, qu'ils ne créent pas, qui est la production de la génération antérieure. (...)

Les hommes ne renoncent jamais à ce qu'ils ont gagné, mais cela ne vient pas à dire qu'ils ne renoncent jamais à la forme sociale, dans laquelle ils ont acquis certaines forces productives. Tout au contraire. Pour ne pas être privé du résultat obtenu, pour ne pas perdre les fruits de la civilisation, les hommes sont forcés, du moment où le mode de leur commerce ne correspond plus aux forces productives acquises, de changer toutes leurs formes sociales traditionnelles. (...)

Ainsi les formes économiques sous lesquelles les hommes produisent, consomment, échantent, sont transitoires et historiques. Avec de nouvelles facultés productives acquises, les hommes changent leur mode de production, et avec leur mode de production, ils changent tous les rapports économiques qui n'ont été que les relations nécessaires de ce mode de production déterminé.»

K. Marx, « Lettre à Paul Annenkov, 26 décembre 1846 », in *Etudes philosophiques*, Editions Sociales 1968, pp. 147-149.

Texte 3 Karl Marx, « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes »

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.(...). La société bourgeoise d'étrangeté (encore ne faut-il pas qu'il projette sur ces sociétés des notions qui lui sont familières), le sociologue, lui, devra construire artificiellement une étrangeté s'il veut, comme l'indique Peter L. Berger, éviter « les périls de l'inattention au familier ». On fera tout de même remarquer que, pour la plupart des sociologues, il existe beaucoup de portions de leur société qui leur sont peu familières, comme ses couches supérieures, les sectes, les milieux marginaux, etc. Tout acte d'interprétation sociologique introduit une distance artificielle, ou une étrangeté, entre l'interprète et les faits interprétés, lesquels sont toujours des productions humaines. Il ne faut pas perdre de vue qu'il n'existe pas de faits bruts en science, mais seulement des faits situés dans un cadre conceptuel donné. Cela peut être dit aussi de la vie ordinaire, où n'existent que des faits inscrits dans des structures de signification. Ces faits font l'objet d'une typification, pour reprendre le concept élaboré par Alfred Schütz. Sans elle, les individus, dans leur vie de tous les jours, ne seraient pas capables de savoir de quoi il en retourne : nous avons affaire à des incarnations de types conventionnels, ceux-ci étant la matière des stocks de connaissances qui ont été constitués par la socialisation dont nous avons été l'objet. Le sociologue ne peut pas simplement adopter les typifications communes dans son environnement social, mais il doit en prendre connaissance en tant que typifications, de manière critique au sens kantien du mot. S'il ne le fait pas, il risque de ne produire sur le sens commun qu'un discours de sens commun, éventuellement coulé en jargon professionnel. La sociologie courante nous offre beaucoup d'exemples de ce travers. Ces considérations nous ramènent au problème des prénotions dont Émile Durkheim affirme que les sociologues doivent se débarrasser au départ de toute recherche. Ce sont elles qui constituent les véritables obstacles épistémologiques, voués à être l'objet de la rupture qui nous occupe. Mais il est souvent difficile de les débusquer car elles se camouflent dans les replis du langage ordinaire, même lorsque celui-ci se donne des airs « savants ». Pour citer à nouveau Le Métier de sociologue, « les sciences sociales doivent opérer la coupure épistémologique capable de séparer l'interprétation scientifique de toutes les interprétations artificialistes et anthropomorphiques du fonctionnement social ». Cette tâche n'appartient pas au chercheur.

Bibliographie •

G. BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1977 •

P. L. BERGER, *Sociology reinterpreted*, Penguin Books, Harmondsworth, 1982 • P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON & J.-C. PASSERON, *Le Métier de sociologue*, Mouton, Paris-La Haye-New York, 1973 •

C. JAVEAU, *Petit Manuel d'épistémologie des sciences du social*, La Lettre volée, Bruxelles, 2003.

Texte 3 Karl Marx, « Qu'est-ce que la société ? »

« Qu'est-ce que la société, quelle que soit sa forme ? Le produit de l'action réciproque des hommes. Les hommes sont-ils libres de choisir telle ou telle forme sociale ? Pas du tout. Posez un certain état de développement des facultés productives des hommes et vous aurez une telle forme de commerce et de consommation. Posez de certains degrés de développement de la production, du commerce, de la consommation, et vous aurez telle forme de constitution sociale, telle organisation de famille, des ordres ou des classes, en un mot telle société civile. Posez telle société civile, et vous aurez tel État politique, qui n'est que l'expression officielle de la société civile. (...) :

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les hommes ne sont pas libres arbitres de leurs forces productives – qui sont la base de toute leur histoire – car toute force productive est une force acquise, le produit d'une activité antérieure. Ainsi les forces productives sont le résultat de l'énergie pratique des hommes, mais cette énergie elle-même est circonscrite par les conditions dans lesquelles les hommes se trouvent placés, par les forces productives déjà acquises, par la forme sociale qui existe avant eux, qu'ils ne créent pas, qui est la production de la génération antérieure. (...)

Les hommes ne renoncent jamais à ce qu'ils ont gagné, mais cela ne vient pas à dire qu'ils ne renoncent jamais à la forme sociale, dans laquelle ils ont acquis certaines forces productives. Tout au contraire. Pour ne pas être privé du résultat obtenu, pour ne pas perdre les fruits de la civilisation, les hommes sont forcés, du moment où le mode de leur commerce ne correspond plus aux forces productives acquises, de changer toutes leurs formes sociales traditionnelles. (...)

Ainsi les formes économiques sous lesquelles les hommes produisent, consomment, échangent, sont transitoires et historiques. Avec de nouvelles facultés productives acquises, les hommes changent leur mode de production, et avec leur mode de production, ils changent tous les rapports économiques qui n'ont été que les relations nécessaires de ce mode de production déterminé.»

K. Marx, « Lettre à Paul Annenkov, 26 décembre 1846 », in *Etudes philosophiques*, Editions Sociales 1968, pp. 147-149.

Texte 3 Karl Marx, « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes »

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.(...). La société bourgeoise

moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles d'autrefois. Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat.

Des serfs du moyen âge naquirent les petits bourgeois des premières villes ; de cette population municipale sortirent les premiers éléments de la bourgeoisie. La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action. Les marchés des Indes Orientales et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, le commerce colonial, la multiplication des moyens d'échange et, en général, des marchandises donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce, à la navigation, à l'industrie et assurèrent, en conséquence, un développement rapide à l'élément révolutionnaire de la société féodale en dissolution. L'ancien mode d'exploitation féodal ou corporatif de l'industrie ne suffisait plus aux besoins qui croissaient sans cesse à mesure que s'ouvraient de nouveaux marchés. La manufacture prit sa place. La moyenne bourgeoisie industrielle supplanta les maîtres de jurande ; la division du travail entre les différentes corporations céda la place à la division du travail au sein de l'atelier même. Mais les marchés s'agrandissaient sans cesse : la demande croissait toujours. La manufacture, à son tour, devint insuffisante. Alors, la vapeur et la machine révolutionnèrent la production industrielle. La grande industrie moderne supplanta la manufacture ; la moyenne bourgeoisie industrielle céda la place aux millionnaires de l'industrie, aux chefs de véritables armées industrielles, aux bourgeois modernes.

La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial accéléra prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication terrestres. Ce développement réagit à son tour sur l'extension de l'industrie ; et, au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer se développaient, la bourgeoisie grandissait, décuplant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan les classes léguées par le moyen âge. La bourgeoisie moderne, nous le voyons, est elle-même le produit d'un long développement, d'une série de révolutions dans les modes de production et d'échange.(...)

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire.

Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister

d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du paiement au comptant. Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés si chèrement conquises, l'unique et impitoyable liberté du commerce. En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale. (...)

Toutes les classes qui, dans le passé, se sont emparées du pouvoir essayaient de consolider leur situation acquise en soumettant la société aux conditions qui leur assuraient leurs revenus propres. Les prolétaires ne peuvent se rendre maîtres des forces productives sociales qu'en abolissant leur propre mode d'appropriation d'aujourd'hui et, par suite, tout le mode d'appropriation en vigueur jusqu'à nos jours. Les prolétaires n'ont rien à sauvegarder qui leur appartienne, ils ont à détruire toute garantie privée, toute sécurité privée antérieure. Tous les mouvements historiques ont été, jusqu'ici, accomplis par des minorités ou au profit des minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité. Le prolétariat, couche inférieure de la société actuelle, ne peut se soulever, se redresser, sans faire sauter toute la superstructure des couches qui constituent la société officielle. La lutte du prolétariat contre la bourgeoisie, bien qu'elle ne soit pas, quant au fond, une lutte nationale, en revêt cependant tout d'abord la forme. Il va sans dire que le prolétariat de chaque pays doit en finir, avant tout, avec sa propre bourgeoisie. (...)

Toutes les sociétés antérieures, nous l'avons vu, ont reposé sur l'antagonisme de classes oppressives et de classes opprimées. Mais, pour opprimer une classe, il faut pouvoir lui garantir des conditions d'existence qui lui permettent, au moins, de vivre dans la servitude. Le serf, en plein servage, est parvenu à devenir membre d'une commune, de même que le petit bourgeois s'est élevé au rang de bourgeois, sous le joug de l'absolutisme féodal. L'ouvrier moderne au contraire, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous même des conditions de vie de sa propre classe. Le travailleur devient un pauvre, et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. Il est donc manifeste que la bourgeoisie est incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante et d'imposer à la société, comme loi régulatrice, les conditions d'existence de sa classe. (...)

L'existence et la domination de la classe bourgeoise ont pour condition essentielle l'accumulation de la richesse aux mains des particuliers, la formation et l'accroissement du Capital ; la condition d'existence du capital, c'est le salariat. Le salariat repose exclusivement sur la concurrence des ouvriers entre eux. Le progrès

de l'industrie, dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans résistance, substitue à l'isolement des ouvriers résultant de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association. Ainsi, le développement de la grande industrie sape, sous les pieds de la bourgeoisie, le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables. »

Extraits de K. Marx – F. Engels, « Manifeste du parti Communiste », Londres, 1848

La doctrine marxiste (autre découpage et extraits)

AXE 2 : COMMENT LES SCIENCES SOCIALES : ASPECTS METHODOLOGIQUES

Texte 3 Howard BECKER, « L'induction analytique pas trop rigoureuse »

« Les chercheurs de terrain ne produisent pas leurs données en demandant aux gens de faire quelques chose de spécifique à leur intention—remplir un questionnaire ou participer à un entretien ou à un groupe de réflexion. Ils sont au contraire le plus souvent à la merci du "moment", et ils doivent attendre que se produisent les événements qui ont une importance théorique pour eux. Pour parvenir à construire une image d'ensemble, comme l'a fait Hugues, ils doivent mettre à l'épreuve de nombreuses généralisations ? de sorte qu'il n'est pas réaliste d'attendre des chercheurs de terrain qu'ils se concentrent sur une unique généralisation, selon la procédure stricte et exclusive qui est caractéristique de l'induction analytique dans sa forme classique. Il ne serait d'ailleurs pas bon qu'ils le fassent. La similitude avec cette méthode est ailleurs : elle est dans le refus de laisser de côté les contre-exemples en les considérant comme une sorte de variation négligeable, et parce que ces méthodes s'attachent l'une comme l'autre à considérer que la théorie doit pouvoir rendre compte de ces contre-exemples, qui doivent donc trouver leur place dans le tableau. Les chercheurs de terrain peuvent néanmoins utiliser la ficelle qui consiste à chercher des contre-exemples. Lorsque Blanche Geer et moi-même étudions la vie sur le campus de l'université du Kansas, nous l'avons utilisée pour étudier ce qu'on peut appeler les leaders du campus. Pour le travail de terrain, nous avons établi un partage de tâches : Blanche Geer étudiait les associations d'étudiants et les associations d'étudiantes, et j'étudiais les indépendants. Lors d'un entretien avec le président de l'IFC –*Interfraternity Council*-, Blanche Geer a demandé à celui-ci comment il avait accédé à cette position. Il lui a fallu une heure pour répondre : il évoqua dans le détail divers accords et marchandages politiques dans lesquels il avait commencé à s'impliquer en première année, à son arrivée sur le

campus. Nous avons alors pensé qu'il serait intéressant de savoir s'il en allait ainsi en général, pour les femmes comme pour les hommes.

Nous avons donc fait une liste de la vingtaine de positions les plus importantes dans les diverses associations du campus, et nous avons entrepris d'interviewer les hommes et les femmes qui occupaient ces fonctions. Blanche Geer a continué à interviewer les hommes et leurs récits ressemblaient à celui du président de l'IFC. J'étais chargé d'interviewer les femmes, et je fus très surpris. Lorsque j'ai demandé à l'homologue féminin du président de l'IFC, la présidente de l'Association Pan-Hellenique, comment elle en était arrivée à occuper cette position, elle me surprit en me répondant : "Je ne sais pas" "Comment ça, vous ne savez pas ? Comment pouvez-vous ne pas le savoir ?" lui ai-je demandé. Elle m'a alors expliqué qu'elle avait découvert qu'elle était présidente en recevant un appel de félicitations de la *Dean of Women* sans en être sûre, elle pensait que c'était au tour de son association d'assurer la présidence, et que la présidente de son association l'avait peut-être désignée à ce poste, à moins qu'elle ait tout simplement été choisie par la *Dean of Women*. Aucune histoire d'accords, de complots, de machination politique. Cela s'était simplement fait comme cela. Cette découverte a été confirmée par la suite : il y avait une différence réelle dans la manière dont l'administration de l'université traitait les hommes et les femmes, et par conséquent, une différence réelle dans les expériences des hommes et des femmes à l'université. J'ai évoqué ici la pratique ethnographique, mais il est clair que ce genre de stratégie peut être employé par des gens qui travaillent sur des données historiques, ou sur des données statistiques issues de diverses sources existantes ».

Howard S. BECKER, « L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier », *Sociétés contemporaines*, 2000, pp.155-156

Texte 5 A. Blanchet et A. Gotman, « L'enquête de terrain »

Page 16 : « La méthode des récits de vie vient ainsi compléter l'usage que fit de l'entretien l'Ecole de Chicago. Mais, tandis que celle-ci mobilisait l'entretien pour saisir l'individu dans son environnement spatial. Il signale également la spécificité de l'entretien, à savoir la production d'un discours in situ. C'est en cela qu'il est une situation sociale de rencontre et d'échange et non pas un simple prélèvement d'information. »

Page 20 : « L'enquête par entretien est une technique qui s'impose lorsque l'on veut aborder certaines questions, et une démarche qui soumet le questionnement les plus angoissants, à ma sacro-sainte grille : le prototype de l'interview idéale que, grâce au Ciel je ne réaliserai jamais (Frémontier, 1980). C'est en effet l'interaction interviewer/interviewé qui va décider du déroulement de l'entretien. C'est en ce sens que l'entretien est rencontre. S'entretenir avec quelqu'un est, davantage encore que questionner, une expérience, un événement singulier, que l'on peut maîtriser, coder, standardiser, professionnaliser, gérer, refroidir à souhait, mais qui comporte toujours un certain nombre d'inconnues (et donc de risques) inhérentes au fait qu'il s'agit d'un processus interlocutoire, et non pas simplement d'un prélèvement d'information ».

Page 27 : « L'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs : lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent. Elle aura pour spécificité de rapporter les idées à l'expérience du sujet. Elle donne accès à des idées incarnées, et non pas préfabriquées, à ce qui constitue les idées en croyance et qui, pour cette raison, sera doté d'une certaine stabilité. Il ne s'agit pas alors seulement de faire décrire, mais de faire parler sur. Il appartient au sociologue de traduire

perpétuellement les épreuves personnelles en enjeux collectifs, et de donner aux enjeux collectifs leur riche dimension humaine (Mills 1978). Cette citation illustre le sens que peut avoir la collecte des faits expérimentés, articulation entre l'épreuve personnelle concrète, pratique, singulière, située dans le temps et l'espace social, et les enjeux collectifs dans lesquels ils peuvent se comprendre et doivent être interprétés. Saisir la traduction personnelle des faits sociaux que l'on veut interroger, c'est chercher le texte conjoint des épreuves et des enjeux tels qu'ils sont reliés dans la pratique, restituer le déroulement de la vie sociale dans son espace naturel d'effectuation, à partir des catégories propres de l'acteur ».

Page 67 : « Concernant les conseils techniques pour la conduite des entretiens, ils insistaient surtout sur l'attitude générale de l'interviewer. Ce dernier devait être patient, bienveillant, parfois intelligemment critique, non autoritaire ; il ne devait pas conseiller, juger, ni discuter avec l'interviewé. Il devait intervenir pour aider l'interviewé à parler, soulager ses inquiétudes, encourager un compte rendu fidèle et précis de ses pensées et sentiments, aiguiller de discours sur les points oubliés ou négligés, évoquer si cela était nécessaire l'émergence de l'implicite. Ces principes et conseils, la plupart redevables à la psychologie clinique, suffisaient-ils à établir une méthode ? »

Page 70 : « Ainsi, outre en fait que l'heure et la date d'un entretien doivent être choisis pour maximiser la disponibilité de l'interviewé, ce paramètre temporel peut avoir dans certains cas une importance particulière. A son domicile, la prégnance des lieux favorise un discours centré sur la vie quotidienne. Dans le bureau de l'interviewer, l'entretien sera davantage marqué par ce que les lieux traduisent de l'intentionnalité professionnelle de l'interviewer ».

Page 76 : « Lorsque le thème est familier à l'interviewé, celui-ci tend à se poser comme expert et à diminuer sa dépendance thématique à l'égard de l'interviewer : les représentations et raisonnements qu'il communique à l'interviewer font appel à une pensée déjà élaborée et à une mémorisation active. Le discours préconstruit est alors peu sensible aux mécanismes de l'interlocution. Par contre, lorsque le thème n'est pas familier à l'interviewé, il parle en novice et tend à augmenter sa dépendance thématique et relationnelle vis-à-vis de l'interviewer ; les représentations et les raisonnements ; les représentations et raisonnements qu'il communique sont labiles, parfois contradictoires ou étayés par analogie sur d'autres connaissances implicites. Le discours est instable et contingent, construit pour répondre à des questions inhabituelles. L'extensionnalité du thème se définit comme la propriété à référer à des objets du monde. Ainsi la consigne « décrivez-moi votre quartier » définit un thème extensionnel alors que la consigne « dites-moi ce que vous ressentez dans l'amitié » définit un thème non extensionnel. Lorsque le thème est extensionnel, le discours répond à une exigence de vérité ; par contre, lorsque le thème est non extensionnel, le discours répond à une exigence de sincérité ».

A. Blanchet et A. Gotman, *L'enquête et ses méthodes d'entretien*, Paris, Nathan, 1992, pp. 20 et ss.